

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 662.—SAMEDI, 9 JANVIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Edouard-Charles Fabre, Archevêque de Montréal

S.G. Mgr EDOUARD-CHARLES FABRE, Archevêque de Montréal¹ décédé le 30 décembre 1896.—Photo Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 9 JANVIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Mgr Fabre, par Firmin Picard.—Dieu le saura, par J.-H. Daignault.—Petite poste en famille.—Nos gravures.—Mgr Clari, par Des Grammiers.—Héroïsme d'un prêtre, par J. Saint-Jacques.—Récréations.—Poésie : Epiphanie, par J.-M. de Hérédia.—Une veillée de Noël, par Eugène Moisan.—Le roi boit (avec gravure), par G.—M. Leger Brousseau.—Dans la neige, par Marie Aymong.—Gracieuse royauté, par Firmin Picard.—La fête des rois.—Une anecdote d'Alphonse Karr.—Comment se marier, par P. Mantegazza.—Théâtres.—Autour de la cuisine.—Primes du mois de décembre.—Jeux et amusements.—Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Portrait de S.G. Mgr Edouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal, décédé.—Le Roi boit.—Portrait de M. Léger Brousseau.—Les rois mages.—La fête de l'Epiphanie : Coutumes anciennes.—Le combat du chrétien.—Portrait de Mgr Clari.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

MGR FABRE

S. G. Mgr Fabre, notre Révérendissime archevêque, a rendu sa belle âme à Dieu mercredi, 30 décembre 1896, à onze heures six minutes du soir.

Nos confrères des journaux quotidiens ont déjà publié des notes biographiques complètes : l'heure tardive pour notre tirage à laquelle nous parvient la triste nouvelle, nous force à abrégé.

Mgr Fabre laissera des regrets unanimes : il était si bon, si doux, si bienveillant ! Avec quelle émotion nous nous rappelons sa paternelle bonté à notre égard chaque fois qu'il nous fut donné d'exposer à Sa Grandeur certaines douleurs d'un vénérable missionnaire, et comme il savait trouver des paroles constituant un vrai baume pour le cœur meurtri de ce pauvre prêtre ! Quelles délicieuses intonations dans sa voix, lorsqu'il nous disait avec son gracieux sourire : " Ah ! mon enfant !... "

Mgr Edouard-Charles Fabre est né à Montréal, le 28 février 1827, d'Edouard-Raymond Fabre, et de Dame Luce Perrault, tous deux de Montréal.

Mgr étudia à Saint-Hyacinthe ; à l'âge de 16 ans, se rendait en France au Séminaire d'Issy, près Paris, où il suivit le cours de philosophie.

Il eut là pour condisciples, S.E. le cardinal Lavignerie, N.N. S.S. de la Tour d'Auvergne, Leuilleux, Hugonin, Larue, Soubiranne et S.E. le cardinal Thomas,

Il reçut la tonsure des mains de Mgr Affre, le saint martyr de Paris, revint au Canada en 1846, et résida à l'évêché de Montréal jusqu'en février 1850, époque à laquelle il fut ordonné prêtre par Mgr Prince.

Le 22 novembre 1854, Mgr Bourget rappela l'abbé Fabre à l'évêché, et, le 25 novembre 1855, le nomma chanoine titulaire : le jeune prêtre n'était âgé que de 28 ans.

En 1873, le 1er avril, le chanoine Fabre fut nommé évêque de Gratianopolis et coadjuteur, avec future succession, de Mgr Bourget.

Le 1er mai 1873, il recevait la consécration épiscopale à Montréal, dans l'église du Jésus, des mains de Mgr Taschereau, aujourd'hui Cardinal-Archevêque de Québec.

Mgr Bourget était alors malade à l'Hôtel-Dieu.

Le 11 mai 1876, Mgr Bourget ayant résigné, Mgr Fabre devenait évêque de Montréal ; le 8 juin 1886, l'évêché était érigé en Archevêché, et Mgr Fabre recevait le *pallium* le 27 juillet de la même année.

Mgr Fabre a visité, sans jamais y manquer, toutes les paroisses de son immense diocèse durant ses vingt-trois années d'épiscopat. Infatigable dans son ministère, il a fait lui-même toutes les ordinations, toutes les confirmations et toutes les consécérations d'églises. Il a assisté à quatre conciles ; sept évêques ont été sacrés par lui.

Il a admis dans son diocèse les Ordres les plus célèbres et les plus méritants de l'Eglise, et facilité l'accomplissement de leurs devoirs aux Italiens et aux Orientaux ; il a vu l'élévation du R.P. Pierre Chamy à la dignité de Missionnaire Apostolique des Syriens pour le Canada, soutenant ce bon Père dans toutes ses épreuves.

Mgr Fabre a été le fondateur du diocèse de Valleyfield, détaché, sur sa demande, de celui de Montréal. Il était vice-chancelier de l'Université Laval, dont une succursale florissante s'est établie à Montréal, grâce à son zèle.

Mgr a rendu sa belle âme à Dieu, avons-nous dit, et son passage du temps à l'Immortalité a été calme et douce, comme sa vie.

Il a combattu jusqu'au bout le bon combat, le finissant sur terre à la fin de l'année, afin d'aller recevoir sa récompense dans ces instants où nous tous, ses enfants du diocèse, nous allions lui redire nos vœux, nos prières pour le garder longtemps encore parmi nous !

Mais Dieu en avait décidé autrement : c'est Lui qui se charge du bonheur que nous implorions pour son fidèle Serviteur—qui fut le serviteur des autres toute sa vie !—Quelle douleur pour nous !...

Nos regrets et notre reconnaissance feront monter nos prières vers le Ciel pour l'âme de celui qui fut un véritable apôtre de la charité, cette Vertu des vertus.

FIRMIN PICARD.

DIEU LE SAURA

C'était par un beau soir de mai, et les mille voix de la nature s'unissaient en chœur pour redire, en un concert harmonieux, la grandeur du Dieu créateur de l'univers.

L'immense forêt balançait majestueusement sa cime élevée au gré du doux zéphir qui soufflait de la plaine. Seul, sur la lisière du bois mouvant, un énorme chêne séculaire, qui bien des fois avait bravé la fureur des vents, élevait, superbe, sans fléchir, son front audacieux. Sous son feuillage agité par la brise s'était abrité une colombe timide chantant dans son tendre langage les diverses phases de son amour.

Dans la verte prairie d'où s'élevaient des parfums agréables, deux jeunes enfants, le frère et la sœur, folâtraient en poussant de petits cris joyeux qui se mêlaient aux autres bruits de la nature pour s'élever ensuite vers le trône de celui qui prête une oreille attentive aux prières de ses enfants.

Dans le caprice de leurs jeux enfantins, ils s'étaient insensiblement approchés de l'arbre géant, au pied duquel la sœur voulait répandre les belles fleurs dont

ses bras étaient chargés. " Viens t'asseoir ici, dit-elle, à son petit frère, d'une voix pure comme l'onde, et nous tresserons avec nos roses une belle couronne pour maman." Et le jeune frère, joyeux, collant ses lèvres sur le front de son aînée, partit en sautillant au devant d'elle ; mais parvenu sous les branches touffues qui projetaient l'ombre au loin, il s'arrêta soudain et demeura immobile regardant à ses pieds.

Tout à coup, comme s'il eût eu peur, il recula de quelques pas et revint vers sa jeune sœur en courant à toute vitesse.

—Qu'as-tu ! dit-elle effrayée.

—Il y a un homme couché auprès du gros arbre, répondit-il en tremblant.

—Allons y voir et sans hésiter elle l'entraîne rapidement.

Arrivés à l'arbre, ils aperçurent un vieillard aux cheveux blancs, qui reposait paisiblement sous le feuillage épais. A son visage pâle et aminci, à ses vêtements usés presque en loques, on reconnaissait un pauvre, tel que Dieu en envoie sur la terre comme pour nous remettre en mémoire le sentiment de notre nudité et de notre faiblesse. Comme il parlait à l'âme, ce tableau frappant de la nature privée de tout, où l'être sans demeure, sans patrie, abandonné de tous, vient demander aux arbres de la forêt la fraîcheur bienfaisante contre les chaleurs du pays et un asile pour la nuit.

Malgré la souffrance poignante qui se lisait sur ses joues caves, un sourire doux et triste errait sur ses lèvres desséchées. Peut-être entrevoyait-il, dans un avenir heureux que lui montrait un songe séduisant, les biens et les joies que lui refusait la terre.

La jeune sœur émue, jusqu'aux larmes devant cette scène muette mais si touchante, prit une pièce de monnaie et la plaça délicatement dans celle du vieillard qui souriait aux anges dans les bras du sommeil.

L'enfant allonge le bras pour l'éveiller et l'avertir sans doute, mais elle, devinant l'intention, l'arrête et dit avec gravité. " On ne réveille pas un pauvre à qui l'on donne."

—Mais qui donc va l'avertir ? demanda le frère d'un ton naïf.

—Personne, répondit l'autre d'une voix solennelle, mais Dieu le saura.

Avant de se retirer les deux enfants semèrent des fleurs sur le pauvre qui souriait toujours dans son sommeil, puis ils se retirèrent en silence.

Saint-Félix, Manitoba.

J.-H. DAIGNAULT.

PETITE POSTE EN FAMILLE

V. de Prairie, Laprairie.—Malheureusement, non mademoiselle : nous ne pouvons insérer, réflexion faite. Il faudrait d'abord connaître l'auteur véritable, et puis avoir son acquiescement à publication. L'épître paraît avoir un caractère plutôt privé. Vous pourrez, vous, la citer plutôt, si vous jugez convenable, dans l'article que cette communication paraît devoir vous inspirer.

Karoli, Yamaska.—Nous ne voyons pas bien la convenance de publier ici cette note de rectification. Elle fera meilleur et plus pratique effet dans le *Ralliement*.

Aimée Patrie, Québec.—Accepté, et passera le plus tôt possible.

A. A., Montréal.—Votre prose rimée est impossible à publier.

J.-A. H., Montréal.—C'est bien, nous publierons vos correspondances, en tant que nos lecteurs pourront s'y intéresser.

Apollon, Montréal.—Votre essai poétique est insuffisant, en tant que forme. Le fond est meilleur, et rédigé en prose il eut mieux valu.

Miss Terriuse, Longueuil.—Cette composition dénote un certain talent, mais nous aimerions mieux vous voir exercer ce talent sur des sujets locaux. Essayez-vous en ce nouveau genre et nous pourrions alors publier.

NOS GRAVURES

COMBAT DU CHRÉTIEN

Se servant de son épée comme l'illustre général de Lamoricière s'en était servi pour mourir : c'est-à-dire, comme d'une croix, le chrétien semble braver les flots grondeurs et du monde et des passions. Il ne craint ni les démons, ni même les évocations du démon, et repousse fièrement le tout dans les abîmes éternels.

L'artiste a su rendre avec énergie, l'énergie invaincue du croyant ; ces idées, ces gravures reposent l'esprit et le cœur.—F. P.

LE ROI DE SERBIE A ROME

Le récent voyage du jeune roi Alexandre de Serbie dans la Ville Eternelle n'a pu manquer de susciter de nombreux commentaires, par suite surtout de l'empressement mis par le roi Humbert à le recevoir. Celui-ci est, en effet, allé le prendre à la gare entouré de ses ministres et de nombreux généraux. Un cordon de troupes était placé sur tout le parcours du cortège.

Cependant dans le monde officiel, on affirme que ce voyage n'avait aucun but politique.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne la visite du jeune souverain à S.S. Léon XIII. D'après un journal parisien, le but principal de cette visite a été de solliciter l'établissement de la hiérarchie catholique en Serbie, avec création d'un évêché à Belgrade. Or, jusqu'à présent, les catholiques serbes dépendent de l'archevêque autrichien Mgr Strossmayer.

PANTHÈRE ET RHINOCÉROS

Qui ne connaît la force, la souplesse, l'élasticité de la panthère, ce chat attaquant, dans les jungles de l'Asie, jusqu'à l'éléphant ?—Rien ne peut donner une idée de la ruse déployée par ce félin. Blotti dans les roseaux, sur la sente d'autres carnassiers, il attend avec patience des heures durant. Dès que sa victime arrive il bondit comme un ressort qui se détend, passant comme une flèche pour tomber droit sur sa proie. Sa force musculaire est telle, qu'il traîne à de grandes distances jusqu'à son repaire bœuf ou cheval qu'il a tués.

Parfois il arrive qu'un rhinocéros lui barre le chemin : le combat s'engage alors entre l'astuce et la ruse d'une part, et la force brutale, le poids, d'autre part. La peau du pachiderme, à l'épreuve des balles même, n'offre aucune prise à l'ennemi, dont les puissantes griffes glissent sur cette peau comme sur une plaqué de tôle.

Les rugissements de fureur des deux fauves font trembler tous les animaux des environs : la jungle semble déserte ; seul, l'endroit du combat montre la rage des deux bêtes féroces. Les roseaux sont brisés sur une grande étendue ; les pieds du rhinocéros laissent leur large empreinte sur le sol, le sang rougit la terre, jusqu'à ce qu'enfin, d'un coup de la redoutable corne qu'il porte sur le nez, le rhinocéros découpe la panthère maintenue sous sa lourde masse—F. PICARD.

TOILETTES D'ENFANTS

1. *Costume pour petites filles de 5 ans.*—Robe droite plissée en bengaline pétale de rose. Manches et pattes en velours rose. Plissé de mousseline de soie crème.

Col de grosse guipure. Ceinture nouée devant en satin vert laitue. Bas noirs. Bottines en chevreau et vernies.

Matériaux : 2 verges de bengaline, 1 verge de velours, 2 verges de doublure.

2. *Robe pour petit garçon de 3 ans,* en velours écossais fond vert. Haute ceinture de satin noir, fermée sur le côté par deux boutons de vieil argent. Grand col de batiste blanche garnie de plisse fin.

Matériaux : 1½ de velours, 1½ de doublure.

3. *Costume de drap gris cendre* pour fillette de 6 à 8 ans. Jupe unie garnie d'un dépassant de mouflon. Veste sac découpée en créneaux, garnie dans le haut de deux pattes carrées boutonnées. Manches demi-bouffantes. Garniture de mouflon.

Toque "highlander" en drap gris. Bord de fourrure. Cocarde de satin et plumes de faisan.

MGR CLARI

On attend très prochainement, à Paris, Mgr Clari qui va remplacer à l'hôtel de la nonciature Mgr Ferrata, qui prend sa retraite et l'aurait déjà prise si l'éminent archevêque de Thessalonique n'avait tenu à se trouver à son poste lors des fêtes franco-russes.

Mgr Clari est né à Sinigaglia, patrie de Pie IX, le 9 septembre 1836. Il fit de brillantes études au séminaire de cette ville où il revint, après avoir pris ses grades de droit à Rome, comme vicaire général de Mgr Agabbi. Après la mort de ce prélat, il fut successivement nommé camérier secret du Pape, évêque d'Amélia, puis de Viterbe où il se trouvait depuis 1893.

Comme on le voit, Mgr Clari débute dans la diplomatie par un poste des plus difficiles et des plus délicats, et ce n'est pas là une des moindres objections opposées au choix du Souverain Pontife. Mais Léon XIII, qui se connaît en hommes, ne s'est pas laissé arrêter par une semblable opposition. Si son nouveau représentant n'est pas familier avec les petites habi-



letés des ambassades, il possède une finesse de vue naturelle, une courtoisie d'accueil, et surtout il connaît merveilleusement la pensée de son maître qu'il saura fidèlement interpréter en France.

Il y a un an encore, Mgr Clari ignorait complètement notre langue, la langue diplomatique ! Les cardinaux opposants voyaient même là un vice rédhibitoire à sa candidature, mais l'argument n'était pas sérieux, et, aujourd'hui, le nouveau nonce parle le français aussi bien que son prédécesseur.

Au résumé, la conduite de Mgr Clari dans les deux évêchés qu'il a dirigés, est pour le Saint Père le sûr garant de l'énergie et de l'habileté avec lesquelles il le représentera auprès du gouvernement démocratique français.

DES GRANMIÈRES.

HÉROÏSME D'UN PRÊTRE

A mon ami, J.-N. Lévesque

C'était en 1870.

On était au plus terrible de cette guerre franco-prussienne, qui devait se terminer par une humiliante défaite pour la patrie des grands exploits et des nobles faits-d'armes. On sait trop ce que fut cette lutte sanglante entre deux gigantesques rivales, dont le résultat devait creuser un abîme insondable entre ces deux puissances à jamais irréconciliables.

Après avoir opposé une résistance des plus héroïques, un petit bourg, près de Domrémy, dans les Vosges, venait d'être envahi par une colonne de francs-tireurs prussiens, qui avaient réussi à bousculer la faible garnison.

Les vainqueurs exigèrent qu'on leur remit six des habitants, pour être fusillés comme représailles. Les pauvres malheureux, que le sort désigna pour subir

cette cruelle décision, furent livrés vers cinq heures de l'après-midi et enfermés dans une chambre au sous-sol de la demeure du maire.

L'officier prussien, alors en fonctions, permit au digne curé de l'endroit de visiter les malheureuses victimes et de leur porter les secours de la religion. On leur avait lié les mains derrière le dos, et leurs jambes étaient chargées d'entraves, de sorte qu'il leur était impossible de faire aucun mouvement.

Le prêtre les trouva dans un état de prostration telle qu'ils pouvaient à peine comprendre les paroles qui leur étaient adressées : deux s'étaient évanouis et un troisième souffrait d'une fièvre délirante.

Au nombre de ces prisonniers se trouvait un homme âgé d'environ quarante-cinq ans, veuf et père de cinq jeunes enfants, dont la subsistance dépendait uniquement du travail de ses mains.

D'abord, il parut écouter avec résignation les paroles bienfaisantes du ministre du Seigneur. Mais, enfin, vaincu par le désespoir il éclata dans de terribles imprécations. Alors, passant du désespoir au morne abattement, il pleura amèrement sur le sort de ses pauvres enfants qui allaient être réduits à la plus affreuse des mendicités, et abandonnés dès l'âge le plus tendre sans famille, sans ressources et sans appui aucun. Il savait que la mort serait leur unique espérance, et il aurait désiré pour eux celle qui allait bientôt le frapper, le frustrant dans ce qu'il avait de plus cher au monde.

Tous les efforts du généreux prêtre pour, calmer sa douleur et verser le baume salutaire sur ce cœur brisé, furent inutiles.

Il fut donc forcé de le quitter sans avoir pu rendre à son âme troublée la paix si nécessaire pour passer de cette vie d'amertume à un monde meilleur.

En sortant de la prison temporaire préparée à ces disgraciés, il se dirigea lentement vers la chambre, où l'officier fumait une grosse pipe d'argile, lançant au plafond d'épais nuages de fumée.

Celui-ci écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, le prêtre qui parla à peu près en ces termes :

—Capitaine, on vous a remis six otages qui seront fusillés dans quelques heures ; cependant, aucun d'eux n'a tiré sur vos troupes, et les véritables coupables ont échappé à votre vengeance. Je sais que vous n'avez pas pour but de punir les coupables, mais vous voulez donner par là un exemple sanglant qui inspire la frayeur aux autres places soumises aux mêmes exigences. Il importe peu pour vous que la victime soit un vaincu plutôt qu'un autre, et je crois que plus elle sera en renom, plus l'exemple sera salutaire. Ainsi donc, en venant à vous, je désire obtenir la permission de remplacer un malheureux, dont la mort plongera cinq enfants dans la plus profonde détresse. Tous les deux nous sommes innocents ; ma mort pourra donc satisfaire aussi bien que la sienne.

Qu'il en soit comme tu le désires, répondit le rude officier et quatre grossiers soldats conduisirent le prêtre à la prison où on le lia avec les autres.

Heureusement que le drame ne se termina pas ainsi ; car, le commandant prussien ayant entendu parler de l'ation héroïque de ce pasteur des âmes, libéra les six otages, rendant ainsi à leur famille éplorée des êtres chéris qui ne devaient leur salut qu'au sacrifice généreux de celui qu'ils n'appellèrent plus que du doux nom de "sauveur."

J. SAINT-JACQUES.

RÉCRÉATIONS

OTER DU MILIEU UN OBJET QUELCONQUE SANS Y TOUCHER

Posez sur une table trois pièces de monnaie de cette manière ;

0 0 0

Vous proposez à une personne d'ôter la pièce du milieu sans y toucher.

Moyen d'exécuter ce tour : Vous prenez la première pièce et vous la posez après la troisième ; par conséquent, la seconde n'est plus dans le milieu.

EPIPHANIE

*Donc, Balthazar, Melchior et Gaspar, les roi mages,
Chargés de nefs d'argent, de vermeil et d'émeraude
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.*

*De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux vœux du fils de Dieu, né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;
Un page noir soutient leurs robes à ramages.*

*Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'enfant qui rit et les admire.*

*C'est ainsi qu'autrefois, sous Augustus César,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,
Les rois mages, Gaspar, Melchior et Balthazar.*

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA,
de l'Académie française.

UNE VEILLÉE DE NOËL

(Suite et fin)

Comme d'habitude, la lecture de cette lettre pleine de lui, avait ravivé les blessures à peine fermées, en dépit des efforts que faisait Agnès pour retenir le flot qui faisait battre son cœur et soulevait sa poitrine. Un torrent de larmes tombèrent ; cette pluie douce éteignit un peu le feu de douleur qui brûlait son âme ravagée.

Paul aussi pleurait, mais ses larmes n'avaient rien de la tristesse de celles de sa mère.

Dans ses yeux, à travers les pleurs, brillait une étincelle d'orgueil et d'enthousiasme.

Ces grands sentiments, émis d'une manière si simple, la noblesse de ce cœur qui battait sous la poitrine d'un ouvrier, lui faisait entrevoir comme un être supérieur ce père qu'il n'avait jamais connu.

Aussi, le regardait-il souvent ce médaillon qui représentait les traits de son père lorsqu'il était encore jeune homme. Quel plaisir, quelle joie on lui causait en disant qu'il était le portrait vivant de son père.

N'est-ce pas, fit enfin la veuve, que j'ai raison de ne pas oublier cette grandeur d'âme que possédait ton père ? Quelle distinction, quelle noblesse, quelle sagesse sous cette enveloppe d'ouvrier ! J'étais trop heureuse, Dieu ne le voulait point !...

Et la pauvre martyre du souvenir se mit à verser de nouvelles larmes.

Le silence régnait entre ces deux êtres qui s'aimaient, quand on frappa.

Paul se sécha les yeux le plus vite qu'il put et alla ouvrir.

Un homme entra. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, mais ses cheveux blancs et les rides profondes dont son front était labouré lui en donnaient quatre-vingts.

Ses habits assez propres, indiquaient l'homme bien élevé ; ses manières étaient simples mais élégantes et remplies d'une certaine noblesse.

— Les maîtres de cette maison seraient-ils assez généreux que de permettre à un pauvre voyageur de chauffer à ce feu bienfaisant ses membres transis par le froid !

Cette voix avait une intonation qui frappa singulièrement Agnès. Elle examina ce visage de vieillard, cherchant mais en vain une image à ces traits.

— Ma maison est ouverte pour tout le monde, répondit Agnès, mais encore plus pour les malheureux. Tenez, voici un siège près de lâtre, il est à vous ; chauffez-vous bien, tandis que je prépare quelque chose pour votre estomac qui doit sans doute crier famine.

— Dieu vous le rendra au centuple, fit le voyageur, la voix tremblante d'émotion. Je n'ai besoin de rien en fait d'aliments, ma sacoche est bien garnie grâce à des gens charitables, qui comme vous ont bien voulu m'ouvrir leur maison.

— Oh ! fit Agnès, il ne manque pas de braves gens, surtout dans notre village ; c'est si bon d'obliger ses

semblables, de pouvoir consoler en partageant leurs peines.

L'inconnu regarda la veuve dont les yeux s'étaient voilés de larmes à ces dernières paroles ; il la contempla en silence, tandis qu'une grosse larme perlait aussi à ses cils.

— Madame, fit-il d'une voix mal assurée, votre tor, la tristesse empreinte sur votre visage me font croire à une grande douleur. Moi aussi, j'avais le cœur plein d'amertume, la mort dans l'âme, et depuis que j'ai mis les pieds dans votre demeure, tout cela est disparu. C'est à votre hospitalité, à vos bonnes paroles, que je dois ce changement. Ne pourrais-je moi aussi, connaissant votre histoire, vous offrir quelques consolations et amener sur vos traits plus de joie et de contentement. C'est si rare que les heureux pensent aux infortunés.

Incapable de repousser la demande du voyageur, et pressée par Paul qui trouvait ce récit toujours nouveau pour son esprit enthousiaste, elle raconta ce que nous avons dit plus haut.

Pendant tout le temps que dura le récit, le vieillard n'avait détourné les yeux de la veuve que pour essayer furtivement les larmes qui se pressaient sous sa paupière.

Quand Agnès eût terminé, le vieillard se leva, fit quelques pas dans la maison, essayant de se donner une contenance. Enfin il revint se mettre entre la mère et le fils, et les regardant tour à tour il s'écria à travers ses sanglots :

— Agnès, ma femme, Paul, mon fils, ne me reconnaissez-vous pas ?

Le coup fut trop fort pour la pauvre Agnès, qui s'évanouit et faillit tomber sur le parquet, mais les deux hommes la soutinrent et la firent revenir promptement à elle.

Je ne pousserai pas la témérité jusqu'à essayer de décrire ce tableau intime, cette scène sublime d'où les noms de Paul, Agnès, chère femme, cher enfant s'exhalèrent.

Après les premiers épanchements, il fallut au nouvel arrivant raconter son histoire, depuis le jour où il avait quitté Saint-Benoit, jusqu'au jour où il y était revenu. C'était long, vingt ans d'absence, c'était un récit bien émouvant, mêlé de périls, de fortune, etc. Aussi se tint-on suspendu aux lèvres de Paul tant que dura le récit souvent interrompu par des questions, des larmes, des baisers.

Après la bataille d'Odelltown, il s'était enfui aux Etats-Unis où il travailla quelques temps, dans l'espérance de retourner au Canada, sitôt que la paix serait rétablie. Mais il attendit longtemps, si bien qu'un bon jour, ayant appris le triste sort de ses compagnons faits prisonniers, et voyant l'impossibilité de retourner au pays, il se décida à aller en Europe.

Il fit ses préparatifs, écrivit à sa femme le motif de son départ et s'embarqua sur un voilier à New-York. Qu'il soit dit en passant que cette lettre n'était jamais parvenue à Agnès Rondeau, pour la bonne raison qu'on l'on l'avait confisquée par ordre de la cour martial, qui était alors la justice en cours.

Le voilier de Paul Rondeau, ayant été saisi par un vent contraire, fut jeté sur la côte où il se brisa. Après bien des efforts on parvint à sauver l'équipage, à l'exception du capitaine qui voulait rester au poste du devoir jusqu'à la dernière minute et ne put se sauver.

Ils furent longtemps dans un pays aride, désert. Enfin ils s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres.

Ils firent la rencontre d'une peuplade d'indigènes qui les firent prisonniers en attendant qu'on les brûla.

Le jour du supplice était arrivé, quand une tribu hostile tomba comme une bombe au milieu des sauvages qui se défendirent en se sauvant de tous côtés. Paul et ses compagnons profitèrent de la confusion pour se sauver eux aussi et se dirigèrent vers la mer.

Là ils aperçurent un navire auquel ils firent un signal, à l'aide de leurs mouchoirs.

On vit mettre à la mer une chaloupe qui vint chercher nos malheureux et les transporta à bord du vaisseau.

C'était un bâtiment anglais qui se dirigeait sur l'Aus-

tralie, où il arriva deux mois après son départ de Boston.

Aussitôt à terre, nos marins se dispersèrent et Paul s'en fut travailler pour un riche négociant célibataire.

Paul Rondeau le servait depuis dix huit ans, quand une fièvre vint et emporta cet homme devenu le bienfaiteur de Paul. Il légua toute sa fortune, à part quelques sommes, à Paul Rondeau, qui avait su attirer la confiance de ce commerçant.

— Comme vous le pensez bien, dit Paul, mon premier mot fut : partons. Mes préparatifs ne furent pas longs, en deux jours j'avais mis ordre à mes affaires et je m'embarquais sur un magnifique paquebot, en route pour New-York. Mais à mesure que j'approchais de mon cher Canada, mon cœur battait d'impatience sous l'influence de divers sentiments. D'abord, sont-ils encore vivants, me demandais-je, ne m'arrêtera-t-on pas en mettant les pieds sur ce sol tant désiré ! Enfin je descendis à terre, je pris le train qui m'amena ici, pour compléter mon bonheur ici-bas ; ce disant il embrassa sa femme et son fils.

La nouvelle de l'arrivée de Paul Rondeau, qu'on croyait mort, se répandit comme une trainée de poudre dans le village ; tout le monde accourait afin de voir, de toucher ce revenant d'outre-tombe.

Ce fut un Noël bien gai, cette année-là, à Saint-Benoit.

Les pauvres surtout jubilèrent, lorsqu'ils virent entrer dans leurs cabanes Agnès accompagnée de son mari et de son fils, qui distribuaient l'or et les vivres en abondance.

A l'église, les cloches sonnaient joyeusement le *Te Deum*, en remerciement de l'arrivée au pays d'un patriote, d'un Enfant de la Liberté.

Que c'est beau, que c'est bon Noël !



LE ROI BOIT

(Voir gravure)

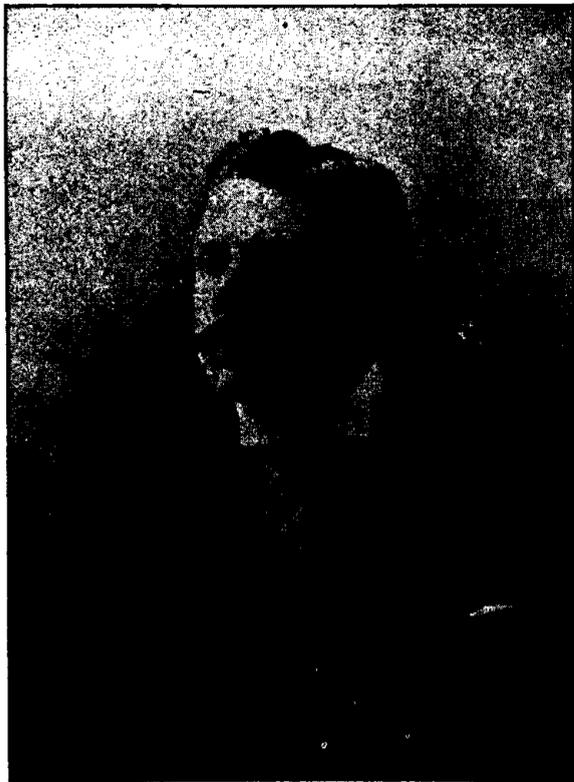
La belle gravure que nous donnons aujourd'hui en page de milieu est toute d'actualité, puisqu'elle représente un dîner de famille, le jour de la fête des Rois ou du Roi-Boit. Ce festin de l'Épiphanie remonte aux premiers siècles de notre ère ; mais c'est au XIV^e siècle surtout qu'il prit une importance exceptionnelle. Une coutume de l'église de Besançon, et sans doute de beaucoup d'autre encore, voulait que les chanoines élussent, à l'avance, l'un d'entre eux pour officier le jour de l'Épiphanie. Ils le nommaient *roi*, parce qu'il devait tenir la place du Roi des rois et, au moment de l'évangile, assis sur un trône dressé dans le chœur, une palme à la main en guise de sceptre, recevait les hommages de trois chanoines figurant les Rois Mages. Après l'office, il offrait une collation à ses confrères qui, pendant cette réjouissance, le traitaient comme roi de la compagnie.

Les séculiers, imitant les ecclésiastiques, firent aussi un roi dans le repas de famille durant la veille ou le jour de l'Épiphanie, et le sort décidait du choix. Alors on servait des gâteaux dans les coins ; on en fit un exprès, dans lequel on mettait une fève, et le convive qui la trouvait dans sa part était proclamé roi, quel que fût son âge.

Le plus jeune enfant de la compagnie passait sous la table ; le chef de la famille, prenant les parts les unes après les autres, lui disait de désigner au hasard les convives auxquels il fallait les donner. Dans cette distribution, une part, dite *part du bon Dieu ou de la Vieure*, était réservée pour les pauvres.

Le roi de la fève se choisissait des officiers, et lorsqu'il buvait, on criait : *« Le roi boit ! Vive le roi ! »* Tous les convives devaient crier, sous peine d'avoir la figure barbouillée de suie.

Dès son origine, la fête du *Roi boit* se célébra à la cour. On faisait, au souper du roi, une reine de la fève, et, le jour de l'Épiphanie, le roi la menait à la



M. LÉGER BROUSSEAU

messe à son côté gauche, tandis que la reine marchait à son côté droit.

La Révolution abolit la fête des Rois. Quand Napoléon Ier eût rétabli le culte, la fête reparut dans les familles. Elle y subsiste encore.

Qui de nous, chers lecteurs, n'a célébré avec les siens, de façon joyeuse, l'anniversaire de l'adoration des Rois Mages, du baptême du Christ, ou de son premier miracle aux noces de Cana ? Car l'Épiphanie a pour but d'honorer ces trois fêtes.

Ces fêtes intimes sont excellentes, même en dehors de toute idée confessionnelle, car elles ont pour effet de resserrer les liens de la famille, ce qui à l'heure présente, n'est pas absolument inutile.—G.

M. LÉGER BROUSSEAU

(Voir gravure)

M. Léger Brousseau, de Québec, vient d'être nommé à la position d'Imprimeur de la Reine. Nous profitons de la circonstance pour publier sa photographie et donner à nos lecteurs quelques notes biographiques sur son compte.

M. Brousseau est le fils aîné de feu Léger Brousseau éditeur propriétaire du *Courrier du Canada* jusqu'en 1890, date de sa mort, et de Georgiana Garneau, sœur de l'honorable M. Pierre Garneau. Il est né à Québec le 3 décembre 1867. Il a fait ses études au Collège de Lévis et a été admis à l'étude de la médecine en 1887. Mais à la mort de son père, le 9 février 1890, il a abandonné l'étude de la médecine pour prendre charge de l'administration du *Courrier du Canada*, charge qu'il a remplie avec talent jusqu'à ce jour.

Le *Courrier du Canada* est passé entre les mains de MM. L.-J. Demers et frère, éditeurs propriétaires de l'*Événement*, comme éditeurs et administrateurs, M. Chapais demeurant le propriétaire et directeur.

Nos plus sincères félicitations à M. Brousseau sur sa nomination et nos meilleurs souhaits de succès dans sa nouvelle carrière.

Cette nomination est bien vue de la presse en général.

DANS LA NEIGE

—Si tu voulais, dit Alexina à son amie Georgina, nous irions, tout en étreignant la neige, rendre visite à Marie-Rose.

—Tu as une vraie bonne idée, répondit Georgina, le temps d'avertir ma sœur, de m'habiller, et nous partons.

Une demi-heure après, les jeunes filles foulèrent aux pieds, avec une joie enfantine, la neige nouvellement tombée. C'était ce que nous, Canadiens, appelons la "bordée" de la Sainte-Catherine.

La température était très froide, et de légers flocons, d'une blancheur immaculée, après avoir tourbillonné dans l'espace, venaient se confondre dans le tapis ouaté couvrant le sol.

Lentement, les deux amies montaient la rue Saint-Hubert, en devisant de choses et autres. Tout en marchant, la plus jeune prenait un malin plaisir à faire jaillir de la neige sur les chaussures de sa compagne, et celle-ci, impatiente, allait la réprimander vertement, quand l'espiègle poussa un cri.

—Mais c'est un oiseau !

En remuant la neige du bout de sa bottine, elle en avait fait sortir un objet noirâtre.

—En effet, répondit Alexina, mais il doit être mort de froid.

Comme pour donner un démenti à ces dernières paroles, le pauvre oiseau agita faiblement ses pattes raidies.

—Non, il n'est pas mort ! s'écria Georgina.

Et, prenant délicatement le petit corps glacé, elle l'enveloppa dans un foulard de soie, prêté par son amie, et le cacha sous sa collerette en disant :

—Va, cher petit, nous te soignerons tendrement.

Puis, s'adressant à Alexina, elle ajouta :

—Hâtons-nous de nous rendre chez Marie-Rose, la chaleur de la maison le ranimera.

Joignant l'action à la parole, elles hâtèrent le pas et

arrivèrent, tout essouffées, à la rue Ontario, non sans s'être arrêtées plus d'une fois pour s'assurer si leur petit protégé vivait encore.

Rendues au domicile de leur amie, bien heureuse de les recevoir, elles n'eurent rien de plus pressé que de lui montrer l'oiseau.

Mise au courant de ce qui s'était passé et émue de pitié, Marie-Rose s'empressa de faire un lit de ouate et d'y déposer le cher mignon. Déjà, grâce à la chaude température du logis, il revenait peu à peu à la vie et put avaler quelques gouttes de lait.

Alors, les trois jeunes filles, doublement heureuses de leur belle action et de son résultat favorable, se mirent à causer joyeusement.

L'après-midi s'écoula rapidement ; le petit sauvetage eut une grande part dans la conversation et leur fut une source de salutaires réflexions sur la misère qu'endurent, pendant la morte-saison, tous les êtres vivants.

En partant, les visiteuses recommandèrent à Marie-Rose son petit pensionnaire, la priant de leur donner de ses nouvelles.

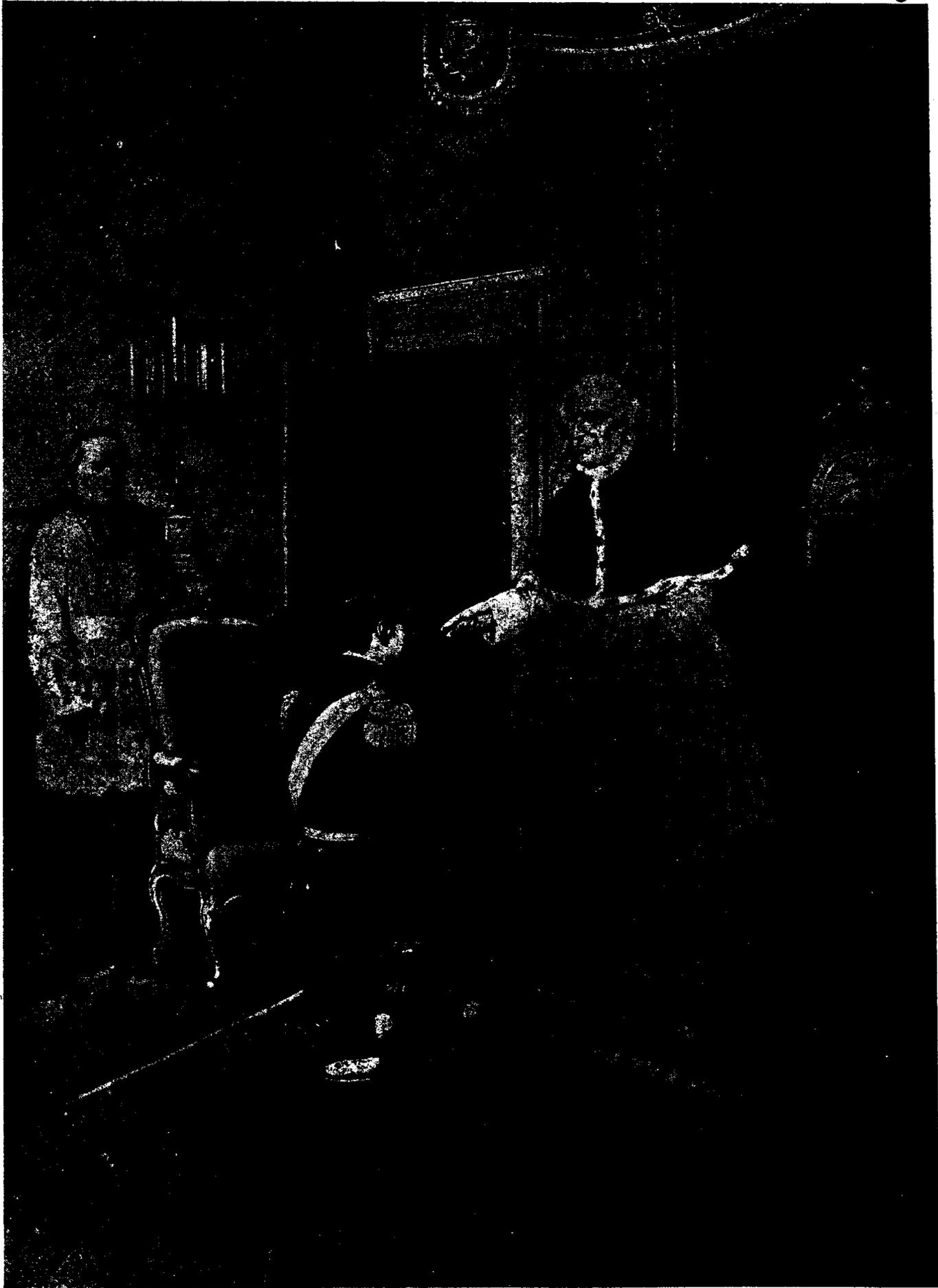
MARIE AYMONG.

Un gouvernement qui périt par les finances fait preuve d'imbécillité.—Lord BEAGONSEIELD.

Rien ne caractérise mieux les décadences qu'un certain air de gravité dans la folie.—A. CLAVEAU.



LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.—COUTUMES ANCIENNES



ROME. — Réception du roi de Serbie par S.S. le Pape Léon XIII.—Dessin de M. Parys

GRACIEUSE ROYAUTÉ

A mon excellent ami, O. Trempe

L'hiver s'annonçait comme devant être d'une rigueur extraordinaire. Déjà, décembre avait été d'une dureté exceptionnelle ; la fête de Noël s'était achevée dans le grésil et les frimas, le jour de l'An s'avançait dans un entourage de givre et de glaçons.

Dans quelques jours, on allait célébrer cette fête des Rois—souvenirs de toutes sortes où l'on mêle le religieux au profane—fête tant désirée des enfants.

La noble famille de Harbecke, dont il existe encore des descendants dans le Nord de la France, était établie à B..., dans la province de Québec. On y avait conservé, de père en fils, les usages de la mère-patrie, et les enfants soupiraient vers ce 6 janvier qui devait amener la royauté de l'un d'eux—royauté éphémère, c'est vrai ! mais entourée de quels charmes !

Qui serait roi ?

Serait-ce Louis, aux traits fins, à l'opulente chevelure d'ébène, au regard profond ; ou Charles, blond comme les épis mûris ; ou Emile, au visage mutin, espiègle, au regard vif et perçant, mais au cœur si bon, si généreux ; ou Marin, pensif et doux, aux yeux de pervenche ; ou bien le sort désignerait-il le petit Carlos, aux idées tant soit peu excentriques, toujours prêt aux épigrammes ou à la satire ?

Nul ne pouvait le prévoir !

Mais qui que ce fût, il est certain que la reine serait la jolie petite sœur, Cécile, à la taille élancée et frêle, aux petits pieds mignons, mais dont on ne pouvait jamais pénétrer la pensée. Ces petites filles !... C'est tout à fait comme les grandes !

Le 5 janvier, la cuisinière affairée avait confectionné le plus beau gâteau que l'on eût pu rêver ! Un gâteau doré, parfumé, appétissant, aux côtés d'une netteté sans pareille.—Les enfants l'avaient vu : leurs petites narines avaient frémi, et je n'oserais pas jurer qu'ils ne ressentirent ce vilain sentiment : la gourmandise !

Enfin ! il se leva, ce beau jour des Rois !

Le soleil étendait une nappe de feu sur les horizons étincelants dans leur blancheur éclatante. Après la messe, à laquelle les enfants assistèrent avec leurs parents chéris, on se mit à table ; le repas fut gai, vous pouvez le penser !

Au dessert, parut le fameux gâteau.

Avant de l'entamer, le père rappela à ses enfants que le Roi pourrait, tout le jour, ordonner, commander, et qu'il lui serait obéi dans tout ce qui serait juste. Il se souviendrait de l'éducation qu'il avait reçue, et les parents s'en rapportaient à son tact, à son cœur, pour le reste.

Avec des précautions infinies, il fit les parts—en laissant une, selon l'usage de France.

Comme ces petits amours se pressaient, dans l'espoir de trouver la bienheureuse fève !... Les plus petits déchiquetaient leur morceau, se promettant de manger le tout consciencieusement dès que la fève serait découverte.

Et c'était un feu roulant de plaisanteries, de quolibets !

Tout à coup, un cri : " La fève !... "

Le père le constata, et la royauté fut dévolue à Emile dans le morceau duquel était la fève.

Les verres furent remplis d'un vin généreux ; Emile levant le sien, dit : " Le Roi boit ! "—Chacun vida son gobelet.

Ainsi qu'il avait été convenu, la gentille petite Cécile fut la Reine.

Gravement, les deux enfants viennent auprès de leur père bien aimée ; l'accablant de caresses et le tirant chacun de son côté, ils lui disent :

—A notre bien-aimé et féal sujet, salut et amour !

Passant à la plus chérie des mères, ils la torturent, sans égard pour sa coiffure ou ses dentelles, et, malgré ses efforts pour leur résister...—oh ! leur résister !—ne les excitait-elle pas, plutôt ?...—elle doit subir une avalanche de baisers retentissants et sonores. Après quoi, chacun s'inclinant avec grâce devant elle, ils lui disent :

—Ainsi voulons et ordonnons que soit honorée notre mère chérie !

—Qu'allez-vous ordonner ? dit le père.

Emile répondit :

—Nous ordonnons que le carrosse soit attelé et revêtu de ses plus belles fourrures, que les chevaux soient couverts de leur plus riches harnais et que Magloire nous conduise, la Reine, mes frères et moi, faire une promenade dont nous lui dirons le but en secret.

—Et nous, dit le père ; vous ne nous prenez pas avec vous ?

—Ordonnons que la régence, en notre absence, soit dévolue à notre Seigneur et Père, à notre Auguste Mère.

Tous s'engouffrèrent dans la voiture, où le Roi avait fait porter d'énormes paquets bien ficelés.

En route, le Roi glissa quelques mots à l'oreille de Magloire, qui fit un grand signe d'acquiescement. Les chevaux, nobles bêtes, filaient avec rapidité, semblant comprendre leur rôle de complices.

Où allaient-ils donc, emportés comme un tourbillon, ces six enfants dont les éclats de rire cristallins perlaient en cascades dans la sonorité de l'air ?...

Les têtes se découvraient sur leur passage ; les vieillards leur faisaient de beaux saluts, les enfants leur envoyaient de gracieux baisers.

La neige se soulevait sur leur passage, comme la poussière par les chaudes journées de juillet. Bien enveloppés dans les peaux de buffles, ils ne sentaient rien du froid.

Après une course de vingt minutes, les dernières maisons du village dépassées depuis longtemps, la voiture s'arrêta auprès d'une maison délabrée, isolée, sans fenêtres doubles, n'ayant qu'un semblant de clôture vermoulue sur le devant.

Cette demeure pouvait-elle être habitée ?... Mais oui, un mince filet de fumée s'échappe de sa cheminée, tandis qu'un chien famélique pousse quelques rauques aboiements essoufflés.

—Paix, Azor ! dit Emile en le flattant.

La porte s'ouvre : une femme, propre, mais vêtue de vêtements usés, au visage pâle et couvert de tristesse, engage nos enfants à entrer.

—Comment avez-vous pu venir jusqu'ici par ce froid intense ? dit la pauvre femme, tandis que six ou sept têtes s'avancent curieusement, mais avec cette timidité de l'être habitué à souffrir.

—Je suis Roi, dit Emile, et, en vertu de mes pouvoirs, j'ai voulu faire partager à vos enfants mon bonheur d'un jour !

Ce disant, il va vers ces malheureux, leur donne à chacun un gros baiser.

Magloire, sur son ordre, a apporté les paquets : Emile et ses frères commencent le déballage.

Il y avait des vêtements, des robes, des jupons, de l'étoffe, des pantalons bien chauds pour le père, des viandes froides préparées : lard, jambon, saucisses, ces chers petits anges n'avaient rien oublié !

La pauvre femme était sans doute habituée aux secours si discrets de la noble famille de Harbecke : mais cette action, venue du cœur des enfants, souleva sa poitrine en un long sanglot, et sa gorge serrée ne laissa passer que ces mots : " Que vous êtes bons !... Dieu vous bénira !... "

La table fut mise en un instant : la jolie Reine se montra femme accomplie pour donner un peu de joie à ses petits frères souffrants, le Roi les servit lui-même... jusqu'au dessert, où la " Part à Dieu " trouva sa place et fut déclarée exquise !

Magloire était allé chercher le pauvre père, occupé à scier une des perches pourries de sa clôture, pour ne pas laisser mourir de froid sa chère nichée.

Que de bénédictions, que de pleurs de joie, de bonheur, notre petit Emile et ses frères virent et entendirent !

Un bruit de grelots s'arrêtant devant la mesure, mit tout le monde en émoi.

Un domestique, entrant, remit respectueusement un grand pli scellé aux armes des de Harbecke : " Au très puissant sire, Emile, Roi. "

Ce pli disait que M. de Harbecke, pour reconnaître le bon cœur dont avait fait preuve son Auguste fils, octroyait, sur son douaire, le chauffage nécessaire pour le restant de l'hiver à la famille Lauriol. Emile ajouta, de sa plus belle main, au bas du pli :

—Ayant vu ce qui précède, nous voulons et ordonnons que, l'hiver durant, il soit attribué deux livres de lard et vingt livres de pommes de terre par semaine à la dite famille—et sollicitons à ces fins le visa de notre Seigneur et père.

Ce qui fut fait.

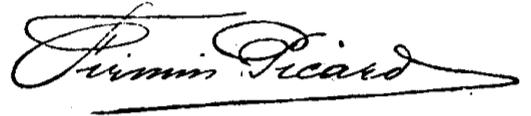
Comment M. de Harbecke avait-il su que ses enfants étaient chez ses pauvres gens ?

Il connaissait le cœur plein d'amour, de charité, de son Emile, et savait que cet enfant béni avait pris cette famille sous sa protection.

Il leur avait inculqué l'amour du Christ dans ses pauvres : son sang ne pouvait mentir.

Faut-il vous dire, enfants qui ne lisez, que ces charmants petits anges de charité, devenus grands, font la joie de leur bonne mère ?—Quant au père, il est allé de l'autre côté du ciel, jouir du souverain honneur. Dans ses derniers jours, il répétait à ses enfants cette parole toujours, toujours vraie :

Qui donne aux pauvres, prête à Dieu !



LA FÊTE DES ROIS

Jésus, étant donc né dans Bethléem de Juda, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant :

—Où est celui qui vient de naître roi des Juifs ! car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

On ignore s'ils venaient de la Chaldée, de la Perse ou de l'Arabie. Mais ces trois pays étant dans la même direction par rapport à la Judée, et formant alors partie du royaume des Parthes, le tout se concilie fort bien.

D'après l'opinion commune, ils étaient au moins trois.

Comme les mages s'occupaient spécialement de la connaissance des astres, il n'est pas étonnant qu'ils aient remarqué l'étoile prophétique.

Les mages de l'Orient sont amenés au berceau du Christ par leur science même. La véritable science rapproche de Dieu les savants qui méritent ce nom.

Arrivés à Bethléem, ils offrent au Dieu nouveau-né de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel, suivant l'explication commune des Pères.

La conduite des mages en cette circonstance doit être le modèle de la nôtre et condamne ces nombreux chrétiens qui refusent d'obéir, même lorsqu'il connaissent clairement la volonté de Dieu.

UNE ANECDOTE D'ALPHONSE KARR

Le grand romancier français avait souvent le mot pour rire.

Un jour, il raconta l'histoire du " Monsieur qui veut se faire faire un paletot. "

Le bonhomme fait venir son tailleur :

—Voici telle quantité de drap que j'ai achetée, vous m'en ferez un pardessus.

—Mais, monsieur, il n'y aura jamais assez d'étoffe ; d'ordinaire vous m'en donnez beaucoup plus.

—C'est possible, mais j'ai un ami qui est juste de ma taille et qui m'a assuré que son tailleur ne lui en demande pas davantage. Veuillez-vous m'expliquer pourquoi ?

Le tailleur réfléchit un moment, puis avec naïveté : —C'est que sans doute, monsieur, le tailleur de votre ami a un fils qui est plus petit que le mien.

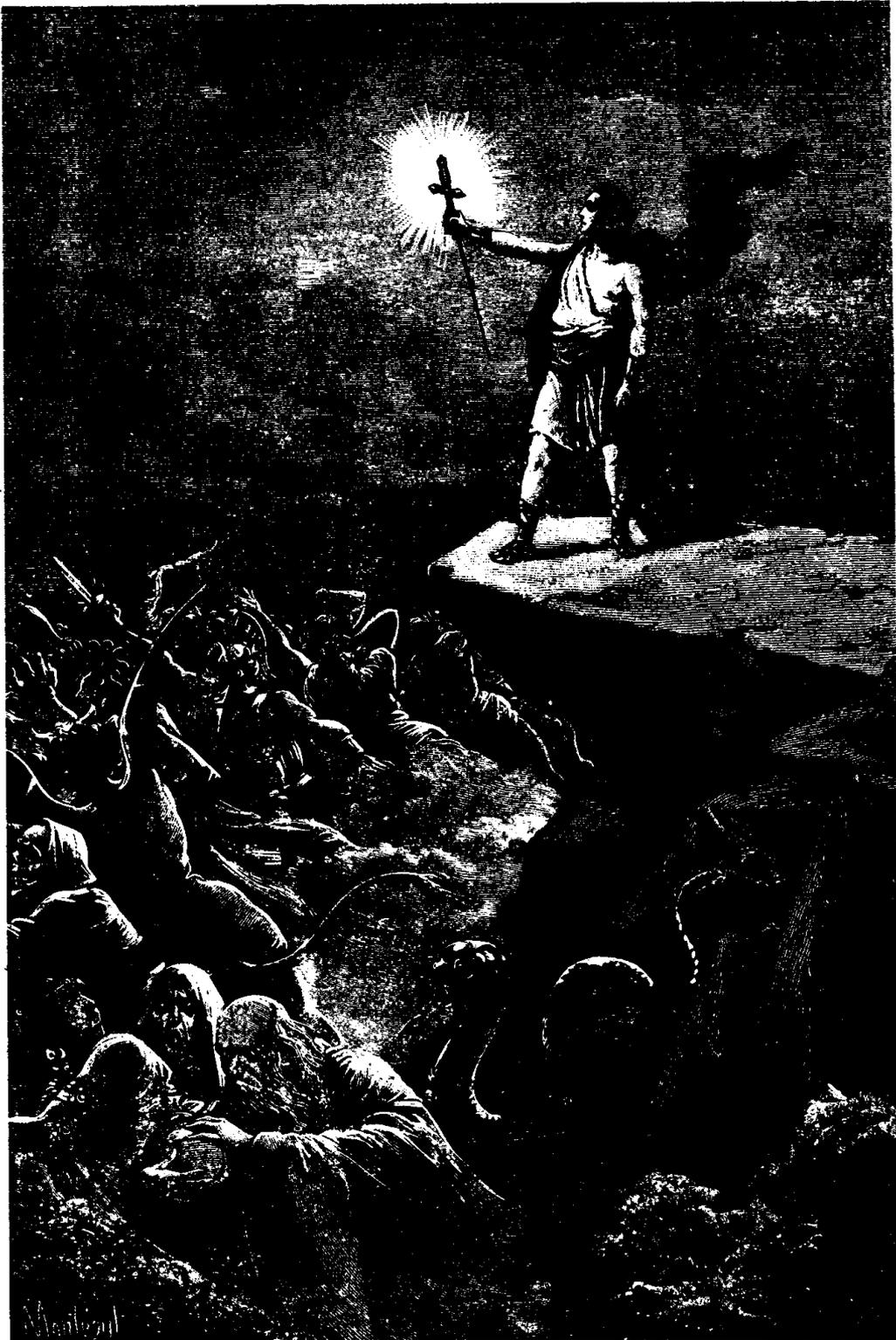
Il faut toujours laisser au lecteur une part de collaboration dans le livre qu'on écrit pour lui.—ERNEST LAVISSE.



L'ADORATION DES ROIS MAGES



LE ROI BOIT !



COMBAT DU CHRÉTIEN

COMMENT SE MARIER ?

CONSEILS A UNE JEUNE FILLE

Tel est le titre d'un très curieux ouvrage, populaire dans l'Italie. L'auteur, le célèbre Dr Mantegazza, professeur d'anthropologie et sénateur du royaume d'Italie, y donne, sous forme de *conseils à sa fille*, des avertissements dont les célibataires des deux sexes (et même beaucoup de gens mariés) pourront faire leur profit... Nous détachons du volume quelques fragments qui nous ont semblé particulièrement instructifs.

LE MARI TYRAN.—Beaucoup de maris sont des tyrans quoiqu'ils aiment leur femme, et, en dehors de cela, se montrent parfaits gentilshommes, citoyens irréprochables, pères exemplaires.

Ils éprouvent impérieusement, incessamment, inéluclablement le besoin de faire sentir avec autorité à leur compagne (je dirais presque à leur esclave) qu'ils sont seuls les maîtres de la maison, que toute puissance leur appartient, qu'ils ont le droit intégral de commander, qu'ils possèdent l'absolu discernement du bien et du mal.

Des pronoms ils ne connaissent que le *Je* et le *Mien* ils ignorent du tout au tout le *Tu* et le *Tien*. Ils disent toujours *ma* maison, *ma* puissance, *ma* fortune, *ma* volonté, *mon* opinion, *mon* désir.

Ma douce fille, si tu veux éviter de prendre un mari tyran, étudie à fond les instincts, les habitudes de ton fiancé.

LE MARI GRINCHEUX.—Tu peux être gracieuse, aimable, indulgente tant que tu voudras avec un homme grincheux, il trouvera toujours quelque chose à reprendre, quelque motif de lamentation, de chagrin.

Tu lui prépares une surprise affectueuse, et il se gratte la tête en s'écriant :

—Je n'aime pas les surprises.

Ou bien :

—Qu'est-ce qui te prend ? En ce moment une dépense inutile est une faute, et l'on peut payer cher le plaisir qu'elle procure.

Il est à table, à cette heure où les estomacs et les cœurs s'associent pour chanter un des meilleurs duos du monde. Tu souris, en voyant fumer la soupe odorante, en regardant les mains impatientes de tes

enfants qui préparent leurs armes—cuillers et fourchettes—pour le joyeux combat : voilà ton mari qui trouve que la bouteille n'est pas à sa place, que le potage n'est pas assez clair ou qu'il l'est trop.

L'homme grincheux a de l'amertume dans la bouche et il faut qu'il la crache. S'il suce un morceau de sucre, le sucre lui-même s'empoisonne ; car son amertume est semblable à celle de la quinine, profonde et éternelle.

LE MARI AVARE.—L'avarice est un des défauts les plus difficiles à découvrir chez un fiancé et, comme il est de ceux qui, nécessairement et inéluclablement, s'aggravent avec l'âge, ouvre grands tes yeux, mignonne, afin de le découvrir.

Voici ce que m'enseigne, à ce sujet, une longue expérience :

L'avare ou le candidat à l'avarice, même dans les conversations, souligne toujours tous les mots et tous les nombres qui ont rapport à l'argent, au capital, à la richesse en général ou à ses formes diverses.

Pour lui, monnaie, écus, rente, or, argent, capital, revenu, sont des mots sacrés ; il les prononce avec une émotion, inconsciente peut-être, mais que l'intonation trahit.

Epie-le, surtout lorsqu'il prononce les mots million ou millionnaire.

Il s'exalte, hausse le ton de la voix, gonfle le gosier, et les vocables vous sonnent à l'oreille, comme gens en fête qui s'avancent précédés de trompettes et de tambours, et suivis d'une fanfare de points d'exclamation et d'admiration.

Un autre signe caractéristique de l'avare, c'est la caresse qu'il fait à la monnaie et aux billets de banque avant de les lâcher, soit qu'il paie une petite note ou règle une grosse somme.

Il touche la monnaie comme aucun autre objet ; il lui témoigne un respect amoureux, une tendre dévotion. Pour lui, elle représente la valeur des valeurs, la force des forces, et, s'il pouvait le faire déceint, lorsqu'il doit manier une forte somme, volontiers il se découvrirait. Mais, au contraire, il se contente de presser la monnaie et les billets l'un sur l'autre comme s'il lui en coûtait de se séparer d'eux et qu'il voulait, à chaque pièce, à chaque feuille de papier Joseph, envoyer un tendre salut, plein d'affection et de regrets.

Pense d'abord au caractère, à l'intelligence, à tout ce qui constitue l'homme en soi, puis considère aussi la profession, en te disant qu'elle apportera chez toi ses roses et ses épines qui exerceront leur action sur ton bonheur domestique.

LE FINANCIER.—Si tu aimes le repos et la solitude, si tu préfères n'avoir qu'un seul plat sur la table, mais qu'il soit assaisonné du sel de la sécurité, n'épouse pas un banquier.

Dans la haute finance, les oscillations sont très fortes, et, si tu es riche aujourd'hui, demain tu peux te réveiller pauvre.

LE PROPRIÉTAIRE.—C'est un bon mari, à condition qu'il ne se contente pas de posséder, mais qu'il s'occupe lui-même de ses terres, les cultive, les aime et s'ingénie à porter un peu de la lumière de la science dans les ténèbres profondes de l'empirisme villageois.

Si, au contraire, le propriétaire ne visite jamais ses propriétés, s'il les afferme et se contente d'en manger les rentes dans le *farniente* de la ville, il tombe dans la catégorie des oisifs, et l'on ne peut dire de lui qu'il exerce une profession.

Aussi souvent que tu le pourras, accompagne ton propriétaire dans ses terres et conseille-lui d'y aller fréquemment, très fréquemment.

L'ARTISTE.—A moins qu'un artiste ne soit un homme de génie ou qu'il ne possède un cœur d'ange, ne l'épouse jamais.

Même l'artiste de génie, même l'artiste couronné par la gloire est un mari dangereux, et, si tu es jalouse ne l'épouse pas.

Sa première affection est l'art, et tu passeras tous les jours après elle.

L'AVOCAT.—Si l'on me demandait quelle est la nation la plus morale, je répondrais sans hésiter :

—Celle qui compte le moins d'avocats, non seulement parce qu'ils symbolisent l'immoralité d'un peuple et sont obligés de vivre parmi les voleurs, les assassins, les faussaires et toutes les variétés de l'homme criminel, mais parce qu'ils ne peuvent vivre que de l'immoralité d'autrui. Ce sont les bacilles de la corruption.

Défie toi donc de l'éloquence des avocats quand ils la déploieront pour te faire une déclaration d'amour ; ne l'accepte que sous un large bénéfice d'inventaire. Cherche à découvrir l'homme sous l'avocat et, si celui-là vaut mieux que celui-ci, réforme mon jugement peut-être trop pessimiste, et dont est responsable une douloureuse expérience qui m'a contraint à pratiquer les avocats plus que je ne l'aurais souhaité.

LE SOLDAT.—*A priori*, ils semblerait que le soldat dût être le pire de tous les maris. Habitué à imposer et à subir une discipline de fer, vivant toujours dans un milieu artificiel, en dehors de cette société au sein de laquelle nous respirons et poursuivons notre chemin, adulé des femmes parce qu'il représente la force et qu'il est vêtu d'un bel uniforme, obligé, à tout bout de champ, de changer de garnison, il devrait être un mauvais mari.

L'expérience, au contraire, qui ne raisonne pas, mais nous livre, tels quels les fruits de la nature, nous dit que le militaire est le meilleur de tous les maris, toutes circonstances étant égales d'ailleurs.

Ne serait-ce pas parce que le soldat est toujours un homme choisi, entre beaucoup d'autres, parmi les plus beaux, les plus forts, les plus mâles ?

Ne serait-ce pas parce que la vie artificielle et réglée qui l'opprime, qui le pourchasse pendant toutes les heures de la journée, lui fait éprouver plus vivement le besoin d'un foyer ?

Ne serait-ce pas parce que le foyer est le meilleur antidote de la caserne, et le dîner en famille la récompense de tant de repas pris au mess ?

Ne serait-ce pas parce qu'obligé, toujours, d'appliquer une discipline très dure et de faire le croquemitaine par force, il est heureux d'abandonner, dans sa famille, les règles du commandement, et de se montrer complaisant et pour sa femme et ses enfants ?

P. MANTEGAZZA.

THÉÂTRES

M. Wm-A. Brady remarque que c'est une erreur de croire que le mélodrame n'intéresse seulement que la galerie et la partie supérieure de la salle. C'est pour cette raison que *Cotton King* a toujours remporté de si grands succès, et il intéresse également tous les occupants des sièges de l'orchestre et des loges, depuis le commencement jusqu'à la fin de la représentation. L'année dernière, le *Cotton King* était une magnifique représentation, mais cette année elle est beaucoup supérieure par ses scènes et ses décors, et tout y promet un succès sans précédent pour cette troupe, qui tient l'affiche, cette semaine, au Théâtre Royal.

Cette semaine, le Théâtre Français va monter d'un cran dans l'estime de son public. Le magnifique mélodrame de Milton Nobles, *The Plunger*, tient l'affiche et est représenté d'une manière parfaite. C'est une œuvre pleine de situations intéressantes.

Le programme du vaudeville est à la hauteur de ce qu'on donne habituellement à ce théâtre. M. Arthur Sidman et son épouse paraîtront dans une fine ébauche intitulée *A bit of real life*. M. et Mme Sidman sont, dit-on, des artistes tels qu'on n'en a pas encore vu au Théâtre Français.

AUTOUR DE LA CUISINE

Meringues au chocolat. (Moyen d'utiliser les blancs d'œufs).—Battez en neige ferme trois blancs d'œufs ; mélangez une cuillerée de sucre en poudre et une de chocolat râpé par blanc d'œuf ; tournez vivement dix minutes. Avec cette pâte formez de petites boules que vous mettrez sur une plaque de tôle beurrée. A peine un quart d'heure de cuisson à four très doux ; ces petites boules gonfleront de moitié et seront cuites. Mangez froides.

PAS CONTESTABLE

L'action prompte, énergique et sûre du BAUME RHUMAL n'est pas contestable. C'est à ses propres vertus qu'il doit ses succès constants et toujours croissants. Ne pas oublier à cette saison, qu'il guérit toutes les affections de la poitrine et de la gorge.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de DECEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 2 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No.	26,762	...	\$50.00
2 ^e	No.	9,321	...	25 00
3 ^e	No.	38,163	...	15 00
4 ^e	No.	7,240	...	10 00
5 ^e	No.	19,357	...	5 00
6 ^e	No.	131	...	4 00
7 ^e	No.	5,946	...	3 00
8 ^e	No.	15,714	...	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

53	4,723	12,914	21,030	26,135	33,562
126	5,710	13,223	21,121	27,371	33,617
435	6,831	13,451	21,436	28,863	33,972
783	7,425	13,582	21,542	29,284	34,143
1,247	8,183	13,724	21,717	30,154	34,319
1,518	9,672	14,134	21,815	30,329	34,542
1,934	10,237	14,823	21,974	30,572	34,728
2,183	10,514	15,491	22,041	31,431	34,916
2,458	10,745	16,422	22,473	31,615	35,293
2,649	10,923	17,231	22,967	31,943	36,914
2,721	11,313	18,775	23,148	32,027	37,267
2,932	11,542	19,342	24,316	32,461	38,450
3,148	11,864	20,123	24,825	32,690	39,125
3,513	12,170	20,494	25,921	33,248	39,541
4,372	12,756				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

LE BAUME RHUMAL

Par ses propriétés tonifiantes et adoucissantes, par ses vertus curatives et par son action prompte, le BAUME RHUMAL est le remède qui convient à ceux qui toussent.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Mon Premier fait servir,
Mon Dernier fait plaisir
Et mon Tout fait ouvrir.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 661

Logogriphe.—Poire, or, oie, pire.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.—W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

SI VOUS TOUSSEZ

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL, il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient.



LUTTE ENTRE PANTHÈRE ET RHINOCÉROS

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Aussi riche que capricieux, habitant partout sans se fixer nulle part, Maxime Vilhardouin faisait régler les gages de Jean par un intendant habitant Paris. Entre le maître et le serviteur, il n'existait aucun lien. Maxime ne connaissait pas Jean. Jamais, comme cela arrive souvent dans les maisons de garde, le jeune homme n'était venu en compagnie de ses amis manger un lapereau finement accommodé par Catherine. L'intendant, gros homme ventru, égoïste et gourmand, recevait les bouchées de gibier, comptait cent francs par mois, et ne s'inquiétait nullement de la situation de la famille.

Il était entré une seule fois dans la maison du garde, et voyant toute cette belle famille autour d'une table, sur laquelle fumait un plat de pommes de terre, il avait trouvé une phrase banale sur la bénédiction attachée aux enfants groupés près de la mère. Morale de convention qui tombe des lèvres sans avoir sa source au cœur.

Jean habitait tout près des bois de M. Vilhardouin, mais en dehors de leur clôture, une maisonnette construite par lui, pierre à pierre. Ce fut un grand événement dans sa vie, que l'érection de cette demeure, par ce jeune garçon qui passait ses heures de repos à voiturier des pierres ramassées de tous côtés. Il lui fallut trois ans pour établir la maçonnerie. Elle monta lentement, sac de plâtre par sac de plâtre. Il mania la truelle sans avoir appris l'art du maçon. Il lui semblait très élémentaire de laisser une baie pour chaque fenêtre, une ouverture plus large pour la porte. Pendant trois ans, on vit s'élever sur la route, au centre d'un champ, clos d'une haie vive, les murs et les pignons aigus. Un jour, un Limousin, que Jean Tournil venait de tirer d'une bagarre où, pour le moins, il aurait perdu un œil, lui offrit de couvrir la maison : Jean paierait seulement les matériaux. L'offre fut acceptée, et cette fois le jeune garçon put dormir chez lui. Des portes et des volets d'occasion, une peinture gaie lui donnèrent un aspect confortable. Plus tard un plancher fut posé. Ce jour-là, un gigantesque bouquet orna la cheminée de briques.

Aussi, de quel amour Jean chérissait ce logis ! Catherine s'y trouvait mieux que dans la plus belle maison du village ; elle avait l'orgueil du labeur de Jean. Quand elle regardait la maisonnette, si propre, si coquette, elle sentait au cœur une gratitude profonde pour l'honnête homme qui l'y avait amenée. Tant d'années heureuses s'y étaient écoulées dans un labeur sans trêve, dans une concorde sans nuages. Chaque objet prenait une voix pour parler de l'absent ; et puis ils étaient chez eux. Nul ne pourrait jamais les chasser de ce nid où les berceaux des enfants se serreraient fraternellement, où la couvée croissait abritée sous les grandes ailes de l'amour maternel.

Oui, jusqu'alors, la famille de Jean Tournil avait été une heureuse famille, et Catherine se souvenait des temps lointains, pendant qu'assise sur la pierre du foyer, elle en remuait les cendres à l'aide d'un tison à demi éteint.

La lessive cessait de couler dans le baquet qui paraissait prêt de déborder ; la chaleur de la grande salle diminuait, et les braises rouges se couvraient d'une légère cendre blanche.

Encore un peu et le froid allait pénétrer dans la chambre.

Catherine ne sentait rien, engourdie dans ses rêves, et répétant à chaque coup de vent plus violent :

— L'horrible nuit ! Seigneur ! l'horrible nuit !

Et la vieille horloge continuait son tic-tac monotone sur lequel tranchait, par longs intervalles, la mélancolique sonnerie des heures.

Tout à coup, un aboiement lamentable arriva jusqu'à elle. Le chien qui le poussait " hurlait la mort," suivant l'expression des habitants de la campagne. Ce cri lugubre d'une bête connue, aimée, car elle reconnaissait la voix de Brisquet, secoua brusquement sa torpeur. Elle se leva et courut à la porte, qu'elle ouvrit toute grande.

Au dehors, on n'apercevait rien, pas même, dans cette nuit opaque, le profil des troncs noirs et les cassures coudées des branches. Mais les aboiements du chien s'approchaient, devenant plus distincts, plus effrayants, ressemblant à l'accent humain, tant ils trahissaient de douleur et contenaient d'appels déchirants.

Catherine ne vit point Brisquet, mais elle se sentit subitement secouée par un bond prodigieux. La grande bête fauve se ruait sur elle, haletante, posant ses lourdes pattes sur ses épaules, comme si elle pouvait mieux de la sorte, par l'éclair fulgurant de son regard et par son souffle court et saccadé, lui faire comprendre ce qui l'amenait à cette heure.

Elle le caressa doucement de la main :

— Brisquet... là ! tout beau, mon chien... tu précèdes le maître, n'est-ce pas ?... Je vais rallumer la lampe... le vent vient de l'éteindre... Allons, à bas ! tu es une bonne et vaillante bête...

Mais le chien, s'il laissait Catherine libre de ses mouvements, ne lâchait point sa jupe de lourde laine. Tandis que la femme, agenouillée devant le foyer, soufflait des brindilles de bois qui, en s'enflammant, se coloraient de rose, le chien s'efforçait de la tirer par ses vêtements. Enfin elle ralluma la lampe, et quand celle-ci fut posée sur un chenet de forme antique, Catherine vit ses mains couvertes de sang... Qu'est-ce que cela signifiait, grand Dieu ? D'où provenait ce sang ?

Brisquet ! c'était Brisquet, qui, en les léchant, les avait ensanglantées.

D'où venait-il ? qu'avait-il ?

Avec une sorte d'égarément, elle saisit la grosse tête du chien, le regarda les yeux dans les yeux, et répéta d'une voix étranglée :

— Jean ! où est Jean ?

Une secousse de Brisquet, une morsure plus violente des dents à la jupe de futaie et un bond pour l'entraîner furent l'unique réponse du fidèle animal.

C'en était assez pour Catherine. Elle prit une lanterne, et, sans réfléchir, sans se demander où elle allait à travers cette nuit d'hiver, dont le froid la saisit dès le seuil, elle se mit à marcher, tandis que le chien courait entre les arbres dépouillés et suivait des sentiers à peine tracés dans le grand bois sombre.

Rien devant elle, rien autour d'elle. Un mur de ténèbres l'enserrait.

La lanterne étendait à ses pieds seulement un cercle de clarté jaunâtre. Il lui était impossible de deviner de quel côté l'entraînait la course de Brisquet.

De temps en temps, le chien s'arrêtait, comme s'il voulait laisser à Catherine le temps de l'attendre ; puis, jetant un aboiement dans l'air, rendu plus sonore par un froid vif, il reprenait sa course.

Epuisée, à demi étouffée par les palpitations de son cœur, la femme du garde allait en avant, sans souci des ronces déchirant ses mains, des broussailles accrochant ses jupes. Plus d'une fois elle se heurta d'une façon cruelle ; mais elle sentait à peine ses blessures ; en son cœur commençait à s'ouvrir une plaie autrement douloureuse.

Et toujours le chien courait ; sur la terre dure, Catherine entendait ses bonds rapides. Soudain, ils cessèrent, et trois hurlements de Brisquet, semblables à des sanglots d'enfants, lui apprirent que le chien était arrivé au terme de sa course.

Elle courut à son tour et vit devant elle, au centre d'une clairière, sur laquelle la lumière de sa lanterne se découpait vivement, un corps immobile, étendu.

— Mon homme ! dit-elle en tombant à genoux.

Elle souleva la tête, tâta la poitrine. Le front était froid, le cœur ne battait plus. Mais elle devait se tromper : que pouvait-elle entendre et voir au sein de l'horrible émotion qui bouleversait ses idées ? Elle ouvrit les vêtements et colla son visage sur la poitrine. Mais ses sanglots l'étouffaient ; ses doigts tremblaient, ce ne pouvait pas être, que son Jean fût mort. Elle approcha la lanterne du visage.

Les yeux grands ouverts, fixes, hagards, regardaient dans le vague. Le fusil avait échappé des doigts du garde, qui était tombé à la renverse de toute sa hauteur.

Que faire ? Nul secours à attendre. Personne dans les alentours ; elle ne pouvait cependant laisser là ce corps qu'on saurait sans doute rappeler à la vie. Blessé, il l'était gravement, peut-être ; mais mort, c'était impossible.

Sa résolution fut vite prise. Catherine commença par dresser le fusil de son mari contre un arbre, appela le chien, et lui plaça entre les dents un bâton à l'extrémité duquel fut fixée la lanterne. Ensuite se courbant sur le sol, tout près de Jean, elle saisit l'une après l'autre les mains du malheureux, puis, les serrant sur son cœur, elle se releva d'abord sur un genou, puis sur l'autre ; un second effort la mit sur pied, ployant sous le fardeau.

Elle eut un ressaut d'épaules afin de remonter le cadavre sur son dos, puis, courbée sous le faix, une de ses mains nouée aux poignets de Jean, elle saisit de l'autre le canon du fusil sur lequel elle s'appuya comme sur un bâton.

En avant, Brisquet éclairait la route.

Catherine ne se pressait pas, elle marchait. Fléchissant sous le poids du corps immobilisé, elle refaisait la route parcourue, n'ayant qu'un vœu, qu'un instinct : arriver !

Combien de fois trébucha-t-elle contre des pierres ? Combien de fois fut-elle sur le point de s'abattre, les pieds pris dans l'enchevêtrement des racines monstrueuses ? Tantôt une branche brusquement cassée par le vent tombait à ses pieds ; ou bien une souche mal équarrie lui barrait le passage. Et le corps qui semblait plus lourd de minute en minute, et sous lequel Catherine se traînait maintenant.

Dieu, qui veille sur les créatures aux abois, la soutint pendant cette route, car elle aperçut enfin, à la lueur de la lanterne que portait Brisquet, la maisonnette blanche.

D'un coup d'épaule, la porte fut poussée. La lampe brûlait sur le grand chenet de fer ; le feu disparaissait sous les cendres, et la buée de la chambre était devenue froide.

Catherine se traîna jusqu'à son lit. Alors le corps de Jean, adossé contre le chevet, elle lâcha les mains et, se retournant, elle le prit dans ses bras et l'étendit sur les couvertures.

Cependant, les aboiements de Brisquet avaient réveillé les petits ; assis dans leurs berceaux, les yeux agrandis par l'épouvante, ils regardaient cette scène terrible, dont le souvenir ne devait plus les quitter.

Catherine ouvrit la veste, le gilet de laine, la chemise rouge, et vit à la poitrine deux trous ronds, par lesquels s'était échappée la vie, deux trous de balle. . . .

Elle poussa un cri de louve, en étreignant le corps déjà froid :

— Mon homme ! Jean !

La tête sur la poitrine de celui qui, depuis dix-sept ans, partageait son existence, elle resta à demi-morte, perdant le sentiment de la douleur dans l'excès de son désespoir.

La lanterne gisait à terre ; la lampe jetait des lueurs intermittentes, tantôt élargies, tantôt diminuées. Subitement, elle s'éteignit, et, quand l'aube se leva, Catherine avait encore le front sur le sein du garde-chasse, tandis que les enfants, terrifiés, retenaient leurs pleurs.

IV

PAUVRE VEUVE !

Le jour se levait. Catherine fixa sur le visage du cher mort des yeux secs et brûlants, car Dieu lui refusait en ce moment la consolation des larmes ; puis elle tira les rideaux de cotonnade rouge à dessins jaunes : ne fallait-il point faire face à d'autres devoirs, atténuer d'autres douleurs ? Sans grands gestes, sans cris, elle alla dans la petite chambre où reposaient les aînés. Une grande alcôve fermée, aussi large qu'un cabinet, éclairée en haut par une imposte, servait de retraite à Louise, sa fille. Les garçons couchaient dans un même lit, séparé en long, afin que les dormeurs ne se gênassent pas mutuellement.

Dans les fracas du vent, les hurlements de la tempête, le bruit qu'avait fait Catherine en sortant ne pouvait avoir été distingué par eux. Ils dormaient de ce profond sommeil de l'adolescence, que rien ne trouble et ne dérange. Catherine les regarda un moment. Robustes, bruns, déjà forts, les couleurs de la santé sur les joues, de lourds cheveux crépelés dessinant bien les pointes d'un front pur, ils faisaient plaisir à voir, ces garçons, dont l'aîné atteignait ses seize ans ; les autres se suivaient à une année de distance. Catherine ouvrit la porte du cabinet de sa fille. Louise était déjà sa benjamine, si la mère Pélican était capable d'avoir une préférence. Jamais la petite ne quittait ses jupes, on eût dit l'ombre de sa mère. Déjà vaillante, elle aidait à laver le linge, et s'installait des journées entières dans l'embrasement de la fenêtre, une corbeille remplie de coton devant elle. Alors elle cousait ou raccommodait ; tête baissée, l'aiguille alerte ; ou bien, fourbisait les casseroles, polissait les ferrures, se mettait à tout, en brave petite ménagère. Bien que ses fils fussent les aînés, Catherine s'attendait à trouver plus d'aide chez sa fille.

La petite, sa cornette de nuit dénouée, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, entendant le pas de sa mère, se disposait à se lever. Mais Catherine s'assit sur son lit, la prit dans ses bras, et, lentement, les lèvres sur son cou, elle lui raconta brièvement ce qui était arrivé. . . . le crime commis, la mort du père. . . .

— Il faut être forte, dit-elle, et dominer ta douleur. Tout n'est pas fini. . . . Nous aurons le temps de pleurer, ma chérie, puisque nous ne nous consolons jamais ; mais il faut tenir tête aux événements, et se courber sous la main de Dieu. Je compte sur toi : enfant hier, sois femme aujourd'hui. Te voilà sur tes treize ans. Ah ! ma Louise, il reste les petits à élever.

Catherine entrecoupa ces mots de baisers, de silence, d'étreintes, disant mille fois plus que ne l'eussent fait des sanglots.

L'enfant, épouvantée, comprimant à deux mains son cœur près d'éclater, se pressait contre la poitrine maternelle. Elle ne parlait pas, concentrant son énergie précoce, et les yeux fixés sur les yeux de sa mère, elle puisait dans son regard une force au-dessus de son âge.

Enfin, elle noua ses bras autour de son cou :

— Je serai ce que tu veux, dit-elle.

Et vite elle commença à s'habiller, prenant dans un petit meuble des vêtements sombres et un fichu noir.

La mère frappa sur l'épaule du dernier des grands garçons :

— Debout ! dit-elle, debout ! Mon François, cours chercher le garde champêtre et les gendarmes, tu les amèneras ici. . . .

— Ici, pourquoi faire ?

— Tu le sauras plus tard, François. Pendant ce temps, Pierre priera le curé de passer chez nous. . . .

— Le père n'est pas malade ? demanda François.

— Le père n'a besoin de rien.

— Et moi ? demanda l'aîné.

— Reste avec moi, Julien.

La veuve referma la porte ; elle étouffait et tremblait de se trahir. Ne fallait-il point que les démarches indispensables fussent faites avant qu'elle révélât la vérité sinistre ? . . . Ce fut seulement après le départ de Pierre et de François, quand Louise et Julien la rejoignirent dans la salle basse. On voyait maintenant les deux trous des balles et la poitrine sanglante du malheureux Jean. Julien se jeta avec un cri sur le corps de son père, et Louise tomba sur les genoux.

Pendant qu'ils priaient, la mère se dirigea vers les berceaux. Les petits étaient retombés dans le sommeil, et quand ils ouvrirent les yeux, sans doute les visions de la nuit se confondirent avec leurs rêves, car un même sourire brillait dans leurs prunelles et sur leurs bouches roses.

Il fallait commencer leur toilette maternelle.

D'ordinaire, c'était une heure joyeuse pour la femme du garde. Les petits faisaient un jeu du moment du lever. Il fallait leur payer en baisers la condescendance qu'ils mettaient à se laisser chausser, à endosser les brassières, les jupons et les pantalons. Catherine roulait dans ses bras les chairs roses, les mordillait, joyeuse, le cœur débordant de maternité.

Ils se nichaient dans ses bras avec des cris de resse, et quand elle les voyait le visage rose, les cheveux peignés, elle les poussait en avant dans les jambes du père. Celui-ci en prenait deux sur ses genoux, les plus petits, tandis que les autres escaladaient son fauteuil, se cramponnaient à ses épaules et jalouaient les chérubins tirant ses longues moustaches. . . .

Pendant ce temps, Catherine rangeait le ménage, aidée par Louise qui présentait gravement le front au père, en fille déjà sérieuse.

Mais ce matin-là !

Les petits ne savaient pas, eux ! Déjà leurs bras se tendaient, et le rire allait éclater sur leurs lèvres ; un regard de la mère, la façon rigide dont elle posa un doigt sur les lèvres éteignirent subitement leur gaieté. Ils se laissèrent habiller, sans rien dire, muets, inquiets, tournant autour d'eux des prunelles attristées.

Ce fut vite fait, on ne jouait pas.

— Marie, dit Catherine, emmène les enfants dehors ; le vent est calme. Restez tous dans le jardin et ne faites pas de bruit, non, pas de bruit.

— Pas plus qu'à l'église, répondit la fillette.

Au moment où elle allait quitter la salle, elle revint sur ses pas.

— Tu nous aimes bien ? demanda-t-elle à sa mère.

Catherine les attira tous ensemble dans ses bras, et cette fois un long sanglot s'échappa de ses lèvres.

— Allez ! allez ! fit-elle en les poussant hors de la chambre.

Il fallut ranger. La mère et le fils prirent le linge mouillé à brassée, et le transportèrent dans la chambre voisine. On retira les cuiviers, et rien ne trahit plus le labeur de la veille. Catherine étendit une serviette blanche sur la table de nuit, posa dessus un crucifix de cuivre, un flambeau allumé, un verre rempli d'eau bénite, dans lequel trempa le rameau séché des dernières Pâques ; puis, s'agenouillant, elle attendit.

Julien, debout, regardait son père. Une rapide métamorphose s'était opérée en lui. Depuis qu'il connaissait l'affreuse nouvelle, il comprenait que désormais il allait subitement devenir, lui, enfant encore la veille, le chef de la famille, qu'il devait partager la tâche d'une mère admirable, qu'il lui semblait à cette heure n'avoir jamais assez aimée. Le regard fixe, voilé de pleurs qui refusaient de couler, en face de ce cher mort dont les deux blessures, comme des lèvres éloquentes, lui conseillaient le travail, l'honneur, la probité, toutes les vertus qui changent le foyer en sanctuaire, il prit l'engagement de ne point faiblir, de porter bravement son fardeau, et de sacrifier, s'il le fallait, jusqu'à sa vie.

A cette heure, Julien se sentait digne du rôle qu'il devait remplir ; le serment qu'il se fit alors, il le devait tenir toute sa vie.

Un bruit de pas rapides se fit entendre dans la petite cour cailouteuse.

Les gendarmes et le garde champêtre arrivaient. Une émotion mal dissimulée se lisait sur le visage de ces hommes. Il estimaient profondément Jean Tournil, ancien soldat comme eux ; il avait gagné leur sympathie, et la nouvelle de sa mort les surprenait autant qu'elle les affectait.

Ils entrèrent gravement, se découvrirent, et s'approchèrent du lit sur lequel reposait leur ancien camarade.

En les voyant, Brisquet se mit à hurler d'une voix plaintive.

— Oui, dit Catherine d'une voix lente et basse, il n'y eut que toi pour témoin du crime. . . . Mais tu ne sauras pas dénoncer le traître qui tua ton maître. . . . Tu ne parles pas, Brisquet, tu ne parles pas !

RAOUL DE NAVREY

A suivre

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIE À M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

Eux pour leur acheter leurs castors et en échange on leur donne des couteaux, quelques lances, mais point d'armes à feu ; on leur vend aussi des chevaux avec des selles qui les mettent à l'abri des flèches quand ils vont en guerre. Ces Sioux nous assurèrent que les "traiteurs" n'étaient point des Anglais ; ils pensent que se sont des Français, mais qui ne sont point aussi blancs que ceux qu'ils avaient déjà rencontrés ; que la route qu'ils prennent pour aller chez eux est droit au soleil couchant du premier mois de l'été.

Joseph et Pierre écoutaient, vivement intéressés par le récit du sauvage.

La route indiquée, d'après le calcul qu'en firent les Canadiens, devait être Ouest-Nord-Ouest, et leurs suppositions à l'égard de la chanteuse entendue la veille se confirmèrent. Elle était Espagnole.

— Mon frère, le chef Patte-d'Ours va rapporter au Corbeau que le chef blanc veut avoir sa captive aux conditions que je vais mentionner. Je crois que le Corbeau ne me refusera pas ; le riche présent que je vais lui faire sera de haute valeur pour lui, car c'est la vie de son fils.

Patte-d'Ours ne comprenait pas.

Alors, Joseph lui apprit les événements de la nuit passée, la tentative des jeunes Yhatchélinis de s'emparer du fort et il lui dit que Œil-de-Faucon était à leur tête.

Il offrait la vie d'Œil-de-Faucon et de ses compagnons pour celle de la jeune fille détenue par le Corbeau. Si ce dernier refusait, les prisonniers seraient fusillés, et le village des peaux-rouges attaqué.

Patte-d'Ours consentit à transmettre ce message à son chef et partit.

Il est facile de s'imaginer la profonde sensation que créa la nouvelle apportée au village par le père du Renard.

Les Français avaient des moyens trop puissants pour que le Corbeau songeât longtemps à leur résister. La vie de son enfant lui était plus chère que celle de sa prisonnière. Il céda, à son grand regret néanmoins, et se jura que si possible il essaierait de remettre aux blancs l'humiliation qu'ils lui infligeaient en lui enlevant son esclave.

Joseph ne relâcha ses captifs que lorsqu'on lui eut amené la jeune Espagnole. Celle-ci fut ravie de ce changement dans son sort, on le comprend sans peine. Joseph avait conduit la pauvre au logis des officiers et le lui donna ; il l'avait disposé à l'avance pour elle. Pierre et lui s'étaient préparé une chambre au corps de garde qu'ils habiteraient quand la captive du Corbeau entrerait au fort.

Le logis des officiers comprenait un appartement de deux pièces : les chambres de Joseph et de Pierre. On avait laissé dans celle de Pierre les meubles nécessaires à la chambre d'une jeune personne ; l'autre servait de salle de réception, ou salon. Les murs étaient ornés d'une carte grossière du pays qu'avait traversé les Français ; des trophées rapportés des chasses de Pierre et Joseph, et sur le plancher, trois magnifiques peaux d'ours et de panthère. Une table au milieu de la chambre, et des escabelles le long des murs complétaient cet ameublement.

Ne sachant pas l'espagnol, M. de la Vérendrye parla en français à la jeune fille quand il la vit. Il n'espérait pas de réponse, doutant qu'une personne d'un âge aussi tendre sût d'autre langue que celle de son pays. Il éprouva un sentiment de surprise et de joie en recevant une réponse, sinon en bon français, du moins suffisante pour se faire comprendre.

Elle se dit Espagnole et se nomma Dona Maria d'Ampurias de Villajoyosa.

Pierre à la dérobée avait examiné la jeune fille et la trouvait... de son goût—et quand un homme se dit en voyant une femme, qu'elle est de son goût, c'est qu'il la trouve exquise. Donc, Pierre avait remarqué en l'Espagnole une agréable figure ; un pied bien cambré ; une main de duchesse ; un menton où se creusait coquettement une

fossette ; deux lèvres ni trop minces ni trop épaisses, dénotant la bonté, mais d'un beau rose, provoquant un désir fou de les baiser ;— c'est ce que pensait M. de Noyelles,—le nez un peu gros peut-être ; les oreilles moyennes et bien ourlées ; mais les yeux... les yeux de la nuance qu'aimait l'ami de Joseph : les noirs... et les plus beaux qu'il eût vus !

Après s'être nommés, Joseph et Pierre, pensant qu'elle aimerait mieux être seule, prirent congé d'elle. Dans l'après-midi, elle fit dire aux deux officiers qu'elle était prête à leur visite, s'ils condescendaient à venir la voir.

— Senors, dit l'Espagnole en s'avançant de quelques pas au-devant d'eux à leur entrée, senors ! comment vous remercier de m'avoir arrachée des mains de ces barbares ? Comment vous dire ce que mon cœur ressent de reconnaissance, de gratitude parce que vous m'avez soustraite à la triste destinée à laquelle j'étais vouée ? Croyez-le bien, senors : Je prierai Dieu pour vous chaque jour... jusqu'à mon dernier soupir !...

Et la jeune fille, émue, s'arrêta un moment.

Elle offrit des sièges à ses visiteurs, et prit place elle-même près de la table.

— Oh ! mademoiselle, dit Joseph, toute autre personne civilisée de la race blanche eût agi comme nous. Le bon Dieu a voulu qu'hier soir nous fussions près du ouigouam du chef des Yhatchélinis au moment où nous vous avons entendue exhaler le trop plein de votre tristesse, dans un chant mélancolique de votre pays ; puis, les sanglots qui succédèrent, et à la voix rude qui vous parla nous confirmèrent immédiatement votre infortune. Dès ce moment, nous nous jurions de vous sauver !

— Nous vous aurions délivrée à l'instant, dit Pierre, si nous n'avions pas surpris alors le projet d'un envahissement du fort et de notre massacre à tous. Il nous fallait d'abord aviser au plus pressé ; mais nous avons eu la main heureuse ; nos assaillants étaient conduits par le fils du Corbeau, et nous avons pu les faire tous prisonniers sans coup férir. Nous étions en mesure alors de dicter au Corbeau des conditions qu'il ne pouvait refuser. S'il eût refusé, nos fusils eussent parlé pour votre délivrance.

Pierre s'exprimait avec feu. Si la senorita eut été moins at- trayante, je me demande si ses paroles eussent été les mêmes ?... Mais passons ; ceci n'est pas charitable !

— Ah ! dit-elle, que de reconnaissance je vous dois pour vos desseins nobles et généreux et l'acte qui les couronna !

— Veuillez n'en plus parler, mademoiselle, dit Joseph ; ce que nous avons fait—une autre bonne action—nous réjouit le cœur ; et d'autant plus que cette bonne action est en faveur d'une personne si accomplie.

— Dieu vous bénira pour cela... Votre curiosité, senors, s'est sans doute éveillée à mon égard, et vous aimeriez à connaître mon histoire ?... Hélas ! elle est courte et bien triste !

— Si nous connaissions les détails de votre enlèvement ou de votre captivité par les sauvages, peut-être pourrions-nous vous ramener à vos parents, à vos amis ? dit Pierre. Ce serait là le seul motif de notre curiosité.

— Je n'ai plus de parents ; mon père a été tué par les méchants hommes rouges qui m'ont emmenée en captivité, et tous nos amis ont subi le même sort que mon père.

Et les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

— Plus tard, reprit vivement Joseph, plus tard, mademoiselle, vous nous raconterez vos malheurs, s'il vous plaît de le faire. Aujourd'hui, le souvenir en est trop cuisant et ne peut que vous attrister. Soyez assurée d'une chose : nous ferons tout notre possible pour adoucir vos misères, et, au printemps prochain, nous retournerons à Montréal, à Québec. Là, vous pourrez vous mettre sous la protection du gouverneur de la colonie, lequel vous donnera le moyen de retourner en votre pays, où vous retrouverez des amis ou des parents pour vous recevoir.

Les deux officiers se levèrent et, saluant l'Espagnole, sortirent.

XIV

SECOND VOYAGE A LA PIPE

La froide saison annonçait sa venue, déjà l'on avait vu quelques flocons de neige, par un ciel couvert de novembre, s'agiter et voler follement au caprice de la brise. Le matin, les Français remarquaient que la gelée argentait l'herbe et les fleurs de la plaine et du vallon, et bientôt apparut sur la Saskatchewan une mince lame de cristal, c'était l'hiver.

La garnison du fort LaJonquière ne redoutait pas les rigueurs de cette saison. Elle avait des vivres en abondance, du combustible, et d'épaisses fourrures, dans l'enceinte fortifiée, pour envisager sans sourciller les intempéries, les tempêtes et le froid qui ne manqueraient pas de sévir, de décembre à mars.

A suivre

PERTE DE LA VOIX
Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUMES Irritant de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies Topique idéal, contre CORS, OILS-de-PERDRIX. — 1 f. t. Pharmacies

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr. Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal: ANTHUR DÉCARY.

Lapris & Luyergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE St-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 7283

LA NOUVELLE REVUE
18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pomniades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial... 7c
- Savon Quaquer, vendu régulièrement 5c, spécial... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial... 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au tour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Poupées, Petits Soldats, Petites Tramways, Petits Bateaux, Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'An et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. Le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

"Korreet Shape" Boot Shop.

DEPARTEMENT DES DAMES.

Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korreet Shape."

Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous?

Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.

OUVERT LE SOIR DURANT LES FETES.

FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pâles et Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang, donnent un beau teint et de la force.

Prix : 50 cents la boîte
6 boîtes pour \$2.50
Expédiées partout.

RECEVEZ
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS, MASS.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs
207, RUE SAINT - JACQUES,
(Bâtisse Nordheimer)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE : 2113

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES
"BATISSE IMPERIALE" MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE.**
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Librairie Française
G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



Comme un Navire Sur la Mer Orageuse.

51 Fountain St., WORCESTER, MASS., Oct. 1894.
 J'ai souffert d'une maladie de cœur pendant 5 ans, tellement que je me suis souvent senti comme si le dessus de la tête me levait, et ma jambe gauche semblait rentrer dans la terre, de sorte que j'avais l'air d'un homme ivre ou d'un navire balotté. A cet égard, je perdais la respiration, j'avais des sensations de froid dans le dos, je voyais des étincelles devant mes yeux, puis je perdais connaissance. Je dormais aussi très peu et j'avais toujours peur que quelque chose d'insolite n'arrive. Mais Dieu merci après avoir pris 2 bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig, je suis bien, après avoir été si près de la tombe, et malgré qu'on fut certain que j'aurais une autre attaque, voilà 6 mois maintenant de cela et je n'en ai pas eu aucun symptôme.

WILL HICKEY.

Mrs. Brown, du No. 8 Rue Liberty de la même ville écrit qu'elle a été guérie par le Tonic Nerveux du Père Koenig d'une maladie de cœur et du foie après avoir souffert pendant 5 ans.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 9123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

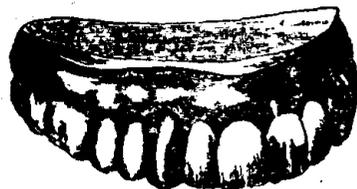
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BANQUE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

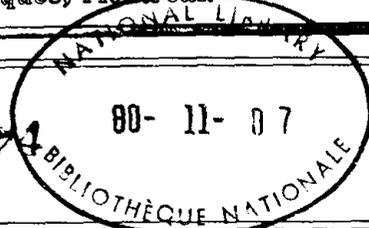
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrement, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Biss-onnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU AUX DAMES

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Honneur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrona, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Grande Vente de Mocassins

500 Mocassins lacés en cuir de renne, qualité splendide, valeur régulière 75c la paire, seulement 58c la paire.

Chaussures pour Dames

Des milliers de paires de chaussures et souliers pour dames seront offerts à des prix spéciaux jusqu'après les fêtes. Une ligne spéciale de chaussures pour dames valant \$2.25 la paire, sera vendue à \$1.85 la paire.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Prix des gants

Gants de kid à 4 boutons, 35c, 60c, 75c, \$1.10, \$2.00 la paire.
 Gants de kid à 4 boutons, 90c, \$1.38 et \$1.70 la paire.

Gants de kid se lançant à sept agrafes, 75c, 90c, \$1.50 la paire.
 Gants de kid doublés, \$1.35, \$1.45, \$1.90, \$2.25, \$3.30.

On trouvera que nous vendons nos gants de kid de dix à vingt pour cent meilleur marché que les magasins de détail de Montréal.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Habillements pour petits garçons

Habillements en tweed pesant, doublures chaudes, pour petits garçons, de \$1 à \$6.20.

Habillements en serge bleu marin, couleurs non changeantes, pour petits garçons, de \$1.50 à \$5.85.

Habillements en tweed de fantaisie doublures pesantes, pour petits garçons, \$2.10 à \$5.85.

Habillements en tweed écossais, nouveaux patrons d'hiver, pour petits garçons de \$3.75 à \$6.20.

Reefers en Nap, doublés en tweed pesant, pour petits garçons, de \$2 à \$7.

Usters en frise grise et brune, pour petits garçons, de \$3.55 à \$6.50.

Habits couvertes doublés en tweed, coutures tuyautées, pour petits garçons, de \$4.55 à \$7.00

Gants doublés pour Messieurs

Assortiment choisi de gants de peau de chien, capr, antilope, chamois, kangarou, renne et daim, de 49c à \$4.85.

Des milliers de cannes pour messieurs de 49c à \$1.45.

Foulards pour Messieurs

Jolis foulards tachetés, rayés et dessins de fantaisie pour messieurs, de 16c à \$3.25.

Des milliers de mouchoirs de soie pour messieurs de 19c à \$3.00 chacun.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame